L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 29 AVRIL 1885. 58ème Année

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. MERCREDI, 29 AVRIL 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les portiques.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Jas P. Guinault, sur le Chemin de la Métairie, en face du Parc de ville, une vacherie.

Par Albert Paul, au No 119 rue Bonne, le contenu de la dite résidence.

St-Louis contre la Nouvelle-Orléans.

Nous traduisons l'entrefilet suivant, que nous empruntons au *Bulletin*, de Marksville, paroisse des Avoyelles, Louisiane.

Le *Dacotah*, paquebot de St-Louis, a passé, la semaine dernière, devant nos quais, chargé de fret consigné à la Vallée de la Rivière-Rouge. C'est la seconde expédition de ce genre que fait ce bateau dans ces parages, et l'on nous assure qu'il va continuer ces voyages d'une façon régulière.

St Louis, on le voit, essaie d'enlever à la Nouvelle-Orléans la clientèle qu'elle a eue jusqu'ici dans nos paroisses. Si les prix dont on nous parle sont vrais, nous engageons vivement la Nouvelle-Orléans à prendre garde à ses intérêts qui sont en danger. Voici ces prix : farine de choix, $4 00 le boisseau ; graisse, saindoux, 6 cents la livre ; maïs, 55 cents le boisseau. Les articles sont livrés sur nos quais.

Ce n'est pas la première fois que nous avons à signaler des faits de ce genre. Voilà plusieurs années qu'ils se reproduisent avec une persévérance, trop souvent suivie de succès. Il y a là un grave péril pour le négoce de notre ville, et si nos hommes d'affaires ne se hâtent pas de le détourner, il s'exposeront à de bien tristes mécomptes.

Tout dernièrement encore, nous reproduisions, en partie, une correspondance adressée de l'Ouest au *Democrat*, de Donaldsonville, laquelle visait les spéculateurs qui, opérant d'une façon factice des hausses et des baisses désastreuses sur les articles exportés, soit du haut du fleuve en Louisiane, soit de la Louisiane au haut du fleuve, écrasent et ruinent, tout à la fois, le producteur et le consommateur. Cela prouve qu'il se fait, dans les deux sections, un travail sourd dont le but est d'échapper aux exactitudes de la spéculation.

A vrai dire, le meilleur, le plus efficace de tous les remèdes pour nos planteurs, pour nos fermiers, serait de se suffire à eux-mêmes, de produire ce qu'ils consomment ; ils n'en seraient jamais réduits à acheter, à des prix exorbitants, des articles qui leur arrivent du dehors, tandis qu'ils peuvent se les procurer, à très-bon marché, sur leurs fermes ou leurs habitations. Comment veulent-ils se tirer d'affaire, eux dont obligés de payer leur maïs, leur riz, leur farine, leur sale, leur graisse, plus cher que ne le leur rapporte le coton ou le sucre qu'ils vendent ? En admettant même qu'ils ne suissent aucune perte réelle, n'est-il pas déplorable de les voir se mettre eux-mêmes dans la nécessité de dépenser, en achats d'articles de consommation, à peu près tout le bénéfice qu'ils tirent du fruit de leur travail ? Pourquoi se donner tant de peine alors ? Autant vaudrait se croiser les bras et laisser la terre en friche.

Puisque nous produisons assez de sucre, assez de coton pour les expédier au loin, pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le maïs, pour le riz ? Les cotonnades, cela se renouvelle une ou deux fois, tous les ans ; le sucre, les mélasses, cela se consomme en petite quantité—tandis qu'il nous faut absorber le riz, le maïs, tous les jours, et en abondance. Là est le défaut de notre genre de culture : là est le secret des succès constants de la production des denrées alimentaires proprement dites.

Ce que nous disons du maïs et du riz, par rapport à l'espèce humaine, s'applique également bien aux foins, aux avoines, aux fourrages, par rapport à l'espèce animale.

Le produit de ce que nous vendrions alors resterait pour nous un bénéfice net ; au lieu de traîner notre existence dans la gêne, nous vivrions dans l'abondance ; nous serions les propriétaires incontestés de ce que nous possédons, et un trop grand nombre d'entre nous ne seraient pas exposés à voir leurs propriétés saisies et mises en vente par autorité de justice.

Mais, puisqu'il n'en va pas ainsi, puisque nous nous condamnons nous-mêmes à aller demander aux autres nos aliments, ceux de notre famille, de notre personnel, même des quelques animaux on bestiaux que nous entretenons, nous sommes obligés de servir au bon marché, de quelque part que nous viennent les denrées, et quels que soient les intermédiaires qui nous les procurent. La mesure est d'autant plus nécessaire pour nous, que nous sommes pauvres, et qu'en tout et partout, il nous faut compter.

Il n'est donc pas étonnant que nos planteurs acceptent la marchandise qui leur arrive directement de l'Ouest, si elle leur coûte moins aussi, que de la prendre ailleurs. Rien de plus regrettable que de pareilles transactions, mais la nécessité les impose. Nos cultivateurs accomplissent envers eux-mêmes et leur entourage, un devoir aussi strict que respectable, comme les marchands de St Louis exercent un droit aussi correct qu'incontestable.

Ainsi vont les choses dans l'ordre économique. Le patriotisme n'a rien à y voir, pas plus que les sympathies sectionnelles et l'esprit de famille. C'est aux vendeurs de la Nouvelle-Orléans d'parer les dangers qui les menacent, en offrant leurs grains et leurs provisions à plus bas prix.

Nous avons vu un jour nos marchands de tissus, de clous, de meubles, etc., au désespoir ; voici ce qui leur arrivait : ils allaient chercher leurs articles en gros dans d'importantes maisons du Nord et de l'Ouest et les transportaient ici ; puis, au moment où ils les offraient en vente, ils voyaient les voyageurs des maisons où ils avaient effectué leurs achats, venir leur faire, dans nos campagnes et même en ville, une terrible concurrence. Ils en étaient exaspérés et ne trouvaient pas de termes assez sévères pour flétrir une conduite qu'ils trouvaient déloyale.

Il n'y avait pas moyen d'y remédier ; il leur fallait subir ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Ils prirent bravement leur parti : ils allèrent sur les brisées de leurs rivaux de New-York ; ils dépêchèrent à leur tour dans les campagnes des voyageurs qui se présentaient chez les petits détaillants et leur offraient leur propre marchandise au rabais. Ils se faisaient de la sorte concurrence à eux-mêmes et à leur profit, vendant à leur faisaient leurs fournisseurs du Nord ; ils finirent ainsi par s'en débarrasser et par reconquérir leur ancienne clientèle à moitié perdue.

Ne vaut-il pas cent fois mieux accepter la situation telle qu'elle se présente, se conformer aux nécessités économiques du temps, se résigner à faire des bénéfices médiocres, que de s'exposer à perdre, en partie au moins, une clientèle aussi précieuse que celle de nos campagnes !

LOUISIANE.

Le *Fermier Louisianais*, Nlle Ibérie, paroisse Ibérie, du 25 avril :

Les derniers jours chauds et les quelques pluies légères ont fait sortir de terre toutes les plantes. Les semences sont en général, admirablement levées et très épaisses ; le plant laisse encore à désirer mais rattrapera, bientôt, le temps perdu.

Le maïs est beau et devra bientôt, sinon déjà, subir le sarclage et un labour.

La récolte de fruits promet d'être excellente.

Les riziers sont pleins d'espoir, car l'eau monte et semble leur promettre une irrigation facile. On sait qu'une très grande surface est cette année consacrée à la culture de cette céréale.

Dans plusieurs endroits, on a semé une certaine quantité d'avoine, qui semble devoir donner d'excellents résultats.

Les pommes de terres sont belles, mais en retard ; les légumes aussi.

Enfin malgré les idées d'un autre âge, qui, heureusement, s'effacent de jour en jour, il semblerait que nos habitants—les petits surtout—en viennent rapidement à la solution du fermage—ce que nous leur souhaitons de tout cœur.

Le commerce est relativement dans le marasme, car l'argent est des plus rares, et, en conséquence, la plus grande partie de la population rurale a dû se priver de nombreuses choses plutôt de luxe qu'indispensables—ce qui n'est pas un mal si, la prospérité renaissant, on en profite pour *payer* à de possibles mauvais jours.

La population de couleur est tranquille ; elle paraît se conformer aux circonstances nouvelles. Elle est bien plus calme et plus industrieuse que précédemment.

—Le *Picayune* de dimanche dernier annonçait à ses lecteurs que son numéro du premier mai sera imprimé sur du papier fabriqué avec de la bagasse. A notre avis, s'il était possible, il serait avantageux pour la manufacture de faire en sorte que, pour une fois au moins, toute la Presse de l'Etat imprimât sur du papier obtenu de cette matière. Nous aimerions à nous en servir exclusivement s'il pouvait être cédé à un prix raisonnable, ce que nous ignorons, attendu que la compagnie n'a pas, que nous sachions, fait connaître à quelles conditions elle peut le fournir.

—Dimanche dernier, 19 du courant, à trois heures vingt minutes du soir, est décédé, à sa résidence, Albemarle P. O., paroisse Assomption, à l'âge de 57 ans, Théophore Giroir, notre oncle. Nous ne l'avons connu que par le récit de nos parents, par qui nous savons qu'il fut un travailleur et un honnête homme dans toute l'acception du terme. Il laisse une veuve et six enfants, dont trois en bas âge. Ses funérailles ont eu lieu le jour suivant, à Napoléonville, où un grand nombre de patriotes, de voisins et d'amis ont tenu à rendre, par leur présence, les derniers honneurs à la mémoire de celui qui fut toute sa vie un fidèle ami et un citoyen sans reproche. Qu'il repose en paix !

Le *Banner*, New Roads, paroisse pointe Coupée, du 25 avril :

De samedi dernier à jeudi dans l'après-midi, du vent vif et sec n'a cessé de souffler du sud-sud-est ; par moment, il avait une violence inquiétante, on se fut cru en pleine tempête. Pendant tout ce temps, de gros nuages rendaient l'air et nous menaçaient de pluies torrentielles. Jeudi enfin, le vent a tourné au nord ; au bout de 10 minutes, nous avions un violent orage, mais la pluie n'a été que modérée, la terre n'a été détrempée que juste assez pour donner une nouvelle activité à la végétation. Nos champs et nos jardins sont, maintenant en excellent état.

Presque tout notre coton lève rapidement et pousse vigoureusement.

La canne, de son côté, se comporte très bien ; mais elle n'est pas si haute qu'à pareille époque, à la même époque de l'année.

Les souches jettent lentement leurs pousses. Il est à espérer que la pluie de jeudi dernier hâtera leur végétation.

Nous commençons à voir des légumes et des fruits sur nos tables, et nous ferons probablement une abondante récolte de pêches. Dans trois semaines au plus, nous expédierons pour le marché nos pommes de terre ; nous espérons en obtenir un bon prix. C'est la vente de ces denrées qui fournit à nos planteurs les moyens de faire leur récolte de coton et de maïs. Quant à nos avoines, elles sont en bon état.

—Le thermomètre, en ce moment, marque une chute à la possibilité d'une inondation, cette année.

—Lundi dernier, le major Smith et M. T. W. Hills, tous deux du Bayou Lessworth, sont venus à New Road ; ils nous ont appris que les planteurs de cette section de notre paroisse ne sont pas en retard dans leurs travaux et que la perspective est excellente. Cependant, dans quelques localités, on se plaint de l'apparition du ver qui attaque la pousse du maïs.

—Presque tous nos chevaux, nos mulets, nos vaches, nos bestiaux commencent à se remettre du long et rigoureux hiver qu'ils ont endure. Le printemps s'est fait si longtemps attendre ! Heureusement, les pâturages sont maintenant en pleine vigueur. Il'herbe est riche ; les pauvres bêtes engraissent à vue d'œil.

Le *Review*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 25 avril :

Nous avons eu, jeudi, la plus forte pluie de l'année. Nos rues étaient transformées en rivières ; un peu plus, nous étions obligés de voyager en pirogues.

—Presque tous nos planteurs nous affirment qu'ils auront une magnifique récolte. Jamais la perspective n'a été plus belle.

—La pluie de jeudi a suffi pour faire monter la rivière Rouge de six pieds. Presque tous les petits ponts de nos routes ont été enlevés.

—Ce n'est pas M. Ducote, mais M. André Aubarreaux qui a l'entreprise de la construction du pont de la Coulée des Oages.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St. Tammany, du 25 avril :

Nous avons eu, jeudi, une bonne pluie. Les fermiers et les jardiniers en avaient bien besoin.

—M. W. C. Warren est revenu, dans le courant de la semaine, des paroisses St. Tammany et Washington, qu'il a parcourues. Il en a apporté d'excellentes nouvelles des récoltes. La canne, le coton et le maïs y présentent l'aspect le plus encourageant.

—Lundi prochain, les fonctionnaires de la paroisse occuperont le nouveau courthouse, où le shérif Cook fait transporter les archives et le mobilier.

—M. Louis Abadie enverra, lundi, au commissaire Moorman, un lot de petits panters indiens, qui seront offerts comme souvenirs du "Jour de la Louisiane."

—Le grand pont a dérivé de quelques pieds. Une extrémité repose sur un banc de sable et l'autre n'atteint pas tout-à-fait la rive opposée. Les véhicules ne peuvent pas circuler, mais les piétons passent à l'aide de planches.

—Le beau steamer "Héroïne" a été mis à neuf et remplacera, mardi prochain, le "New Camelia." M. Miller, de Covington, vieux navigateur du Lac, en est le capitaine, M. D. Covell le pilote" et M. John Howell l'ingénieur.

—M. W. T. Jay nous apprend que la grève du moulin à scie de Jay a pris fin. On s'est arrangé à l'amiable.

Décédé, à Covington, le 22 avril 1885, à l'âge de 59 ans, Samuel Lloyd, né dans la paroisse St-Tammany.

Le *Meschacébé*, paroisse St-Jean-Baptiste, du 25 avril :

C'est jeudi prochain, 30 du courant, qui est réservé comme le jour de la Louisiane à l'Exposition. Jusqu'ici, quand est venu le jour assigné à chacun des Etats, des villes, etc., la plus grande émulation s'est manifestée de la part des citoyens qui avaient intérêt à rendre éclatante la fête. Des Etats les plus éloignés sont accourus des milliers de personnes, des organisations militaires, des sociétés, etc. Ne devons-nous pas espérer que tous les Louisianais se rendront en masse le 30 avril à l'Exposition ; que chacun des fils de la Louisiane voudra prendre part à cette fête grandiose qui doit marquer un des plus beaux jours du notre Etat ? Ce jour est l'anniversaire de la cession de la Louisiane aux Etats-Unis et de son admission dans l'Union américaine, et c'est l'occasion la plus convenable pour sa population de témoigner de son appréciation des avantages et des bienfaits qui ont résulté pour elle de son incorporation dans la grande fédération américaine.

Toutes les mesures ont été prises pour assurer le triomphe de la fête de la Louisiane jeudi prochain et le programme adopté est des plus complets et des plus séduisants. Les organisations militaires, le corps de pompiers, les sociétés de toutes sortes y prendront part. La fête se terminera par une soirée dansante et par un feu d'artifice du plus grand éclat. A cette occasion les différentes lignes de chemin de fer réduiront leur prix de passage au plus bas. Celle de la Vallée du Mississippi a déjà annoncé qu'elle vendrait ses tickets à raison d'un sou le mille.

Nous ne saurions trop vivement engager tous nos paroissiens à profiter de cette occasion pour se rendre à la Nouvelle-Orléans et admirer les splendeurs de l'Exposition. Beaucoup ne l'ont pas encore vue, bien qu'ils n'en soient séparés que de quarante milles environ. Laisseront-ils passer sans l'avoir vue cette merveille de l'industrie et des arts dont ils n'auront jamais encore probablement l'occasion de voir la pareille ?

—Jeudi, le 23 du courant, ont été mariés, à l'Eglise St Pierre, M. Louis Cientat et Mme veuve Marcelin Duhé, née Azéma Vicknair.

—La pluie, si impatiemment attendue par les planteurs, est enfin venue abondante jeudi soir. Elle sera d'un très grand bien aux jeunes récoltes, pourvu qu'elle sache se modérer. Les chaleurs, qui sont arrivées toutes à la fois, par une brusque transition, activent la végétation et bientôt nos champs se garniront de verdure et présenteront un aspect réjouissant. Le thermomètre maintient à peu près au même point et les riziers assez fortunés pour y pouvoir puiser expriment hautement l'espoir qu'il baissera tard et lentement. Les dernières nouvelles des points majeurs annoncent toujours une baisse à St Louis, une baisse à Cairo et à Memphis et sur divers points de la rivière Rouge.

—Mardi soir, est décédé, en cette paroisse un citoyen estimé de toute la population, M. Guillaume Duhé. Le défunt n'était, depuis sa jeunesse, livré au commerce et avait prospéré rapidement. Cependant, des revers de fortune étaient venus l'assiéger durant les deux dernières années et il s'était retiré des affaires en conservant la considération et la sympathie de tous ceux qui avaient su apprécier ses belles qualités. La foule nombreuse qui assistait mercredi soir à ses obsèques témoignait de l'estime que l'on portait au défunt.

La *Sentinelle*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 25 avril :

Depuis quelques jours, le niveau de l'eau du bayou monte graduellement, et les planteurs riziers ont l'espoir que cette nouvelle crue donnera assez d'eau pour pouvoir irriguer leurs champs de riz. Quant à ceux qui ne se berent pas de cet espoir, ils prennent des mesures pour établir des pompes à vapeur ou d'autres appareils capables de prendre l'eau dans le bayou et de la répandre dans les rizières.

—Les travaux pour combler la crevasse Batram, commencés depuis lundi dernier, sont presque terminés. Après le retrait des eaux, les habitants auront encore le temps d'ensemencer leurs terres.

—Charlie Grisamore, âgé de deux mois, fils de George Grisamore et d'Endora Evans, est décédé, lundi matin, à Thibodaux, chez M. S. S. Evans. Ses funérailles ont eu lieu dans l'après midi, au cimetière de l'église Episcopale St John.

Le *Bétin*, St. Martinville, paroisse St. Martin, du 25 avril :

Le temps, cette semaine, a été quelque peu capricieux. Nous avons eu, depuis dimanche, de fréquentes ondées, qui ont vivifié les plantes mais nous rangeront fort qu'il ne nous arrive un surcroît d'eau, car au moment où nous écrivons ces lignes (vendredi) l'azur du ciel est voilé par d'épaisses nuées que traversent de temps en temps quelques rayons de soleil.

—Malgré le temps défavorable aux récoltes, M. Thomas Fleurty, habitant, qui réside sur l'habitation de Mme Gustave Fournet, située à la Pointe Claire, a fait déposer, dans nos bureaux, un spécimen d'un pied de coton très avancé pour la saison. Il en a plusieurs arpents.

L'*Echo*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 25 avril :

Nous pensions que les fortes pluies qui sont tombées, la semaine dernière, feraient hausser la rivière Calcasieu et ses tributaires ; par conséquent nous redoutions quelque perte pour nos scieries dont les bois de charpente auraient pu être entraînés par les eaux ; heureusement, il n'en a rien été. Les plus paraît-il n'ont pas été générales. Jusqu'ici aucun danger n'est à craindre, à moins, toutefois que le temps actuel ne dure assez longtemps encore.

—Il n'a pas cessé de pleuvoir, la semaine dernière, et un vent violent est venu se mêler aux ondées torrentielles. Mardi, la pluie n'a pas cessé un instant, nos rues ont été inondées, nos ponts enlevés, nos jardins endommagés.

Nous avons peu de renseignements sur la campagne, mais les cultivateurs de riz ont dû souffrir ; une grande partie de leurs terres est restée sous l'eau assez longtemps. Il est probable que la semence a été enlevée.

—Les jardins de nos environs sont en très bon état. Nous avons déjà sur le marché des petits pois, des pommes de terre, des carottes, des betteraves, des choux excellents, des laitues, etc.

—Jamais les magasins du Lake Charles n'ont été aussi abondamment approvisionnés que cette année. Nous avons à peu près vingt maisons qui font de bonnes affaires ; ou achète ici à aussi bon marché que partout ailleurs.

Le *Commercial*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 25 avril :

Nous avons eu des torrents d'eau dans le courant de la semaine qui vient de s'écouler. La pluie a commencé dimanche et a continué, presque sans relâche, jusqu'à jeudi. Tous nos cours d'eau, nos bayous sont gonflés. Il est possible que les chemins étant devenus impraticables, la Cour ne puisse siéger la semaine prochaine.

—Décédée, dans cette paroisse, Mme Lucretia A. Robichaud, femme du juge Robichaud.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 25 avril :

Il y a eu une légère hausse du fleuve ; et les planteurs en ont profité pour irriguer leurs champs de riz. Ils ont pu ainsi se passer de leurs pompes, dont le fonctionnement est toujours coûteux.

—Nous nous empressons de remercier Mme Walsh des magnifiques pommes de terre qu'elle nous a envoyées et qu'elle a cultivées elle-même ; elles sont d'une grosseur extraordinaire et d'un goût délicieux.

Mardi, M. S. B. Rigley nous a envoyé une corbeille pleine de laitues d'une excellente qualité et remarquablement tendres.

Nous publierons, demain, jeudi, la fin de nos nouvelles de la Louisiane.

Voyez les chapeaux à 20, 25, 50 et 75 sous en vente à l'Etoile Rouge. Le plus grand assortiment de chaussures qu'on ait jamais vu dans une maison de détail. Départements spéciaux pour malles et valises.

Madrid, 15 avril, 9 h. 20.

Hier, à la Chambre des députés, le ministre de l'intérieur n'a pas dissimulé que l'épidémie de Jativa était bien le choléra ; il a en même temps déclaré que le gouvernement se proposait de prendre des mesures aussi rigoureuses qu'en 1884 pour empêcher le fléau de se propager.

Plusieurs députés ont blâmé les quarantaines et les cordons sanitaires que les autorités de certaines provinces imposent aux provenances des pays contaminés. Le ministre a répondu qu'il était décidé à faire isoler les villes et les villages infectés.

—On lit dans la "Continental Gazette" de Paris, à la date du 11 avril 1885 :

"Un modèle du nouveau steamer *Champagne*, construit pour le compte de la Compagnie Générale Transatlantique, est exposé en ce moment au bureau des passagers de la ligne, Boulevard des Capucines (Grand Hôtel). Le lancement aura lieu à St-Nazaire, le 16 de ce mois, et le steamer pourra commencer son service au commencement de 1886. Rien n'a été épargné pour en faire un navire à la fois rapide et magnifique, tandis que ses énormes dimensions et sa puissance en feront le digne rival des célèbres bâtiments de la ligne "Liverpool Atlantique." Quatre navires du même modèle sont en ce moment sur les chantiers, et avec un pareil renfort la Compagnie française peut compter sur un grand accroissement dans le transport des passagers. La longueur du "Champagne" et des quatre autres navires est de 520 pieds, avec des machines de 8,000 chevaux-vapeur ; on pourra, quand ils seront finis, faire aisément en huit jours le voyage de Paris à New York."

L'*Armée du Tonkin* publie une relation semi-officielle de la marche du corps expéditionnaire français sur Lang-Son. Nous y trouvons un passage que reproduisent les journaux de Paris du 13 avril et qui montre quelles difficultés les troupes ont eu à vaincre :

Le camp retranché de Dong Son était formé de quatre lignes de défenses appuyées sur dix forts. L'ennemi y avait abandonné son artillerie, ses munitions, ses vivres, ses tentes. Son sol datis avaient surmonté des difficultés matérielles sans précédent, sans route tracée, escaladant les cimes franchissant des ravins ou défilant dans des gorges étroites, elles avaient dû, en quelque sorte, porter à dos d'homme tous les approvisionnements et le parc. Dans ces circonstances particulièrement difficiles, l'artillerie avait montré un dévouement et une énergie au-dessus d'ailleurs que, jusqu'à la fin de la campagne elle a payé de sa personne plus que tout autre corps ce qui n'est pas peu dire, sous la conduite du colonel Borgnis Desbordes.

Dans la journée du 4 nous devons citer la conduite brillante de la légion étrangère dont le régiment travaillait sur les pentes de droite. Le colonel Boxer, qui la commandait, venait de se faire tuer, ainsi que plusieurs officiers et un grand nombre de sous-officiers et soldats, dans une charge à la baïonnette. Le commandant Fournier prit le commandement du régiment et le conduisit avec une vigueur et une bravoure au-dessus de tout éloge, et nous avons